

L'ART EPISTOLAIRE : Mme de SEVIGNE.

Un **épistolier**, ou une **épistolière** est une personne qui aime à écrire des lettres ou qui excelle dans l'art de les écrire.

L'art épistolaire (*Le genre épistolaire*) est un genre formel composé par une correspondance ou un échange de correspondances.

L'œuvre de **Madame de Sévigné** est une correspondance.

Au XVIII^e siècle le statut de la lettre est tout à fait particulier. La lettre est soumise à beaucoup de codes. **Madame de Sévigné** suit ces codes lorsqu'elle écrit à sa fille. C'est dans ces lettres que l'on peut voir se déployer tout son travail d'écrivain.

Les thèmes abordés par **Madame de Sévigné** touchent essentiellement le quotidien de la cour. Ces thèmes sont très variés.

Madame de Sévigné écrivait aussi des lettres destinées à être lues pour des personnes averties mais n'étaient pas destinées à être lues dans les salons.. Ces lettres abordaient alors des thèmes en rapport avec les pensées et les idées de l'époque. Dans ses lettres on peut y trouver aussi le thème de la religion, celui de la mort, de la noblesse, de la mondanité, des relations humaines... Mais **Mme de Sévigné** n'écrit ni pour ses contemporains, ni pour la postérité : elle écrit à sa fille et pour sa fille.

On date aux premières époques de l'écriture, environ 3 000 ans av. J.C. l'un des plus vieux vestiges épistolaires. On peut citer des

- Lettres rédigées en akkadien entre des marchands assyriens de l'Anatolie

- Lettres dites d'El-Amarna échangées entre le Pharaon et les grandes puissances de l'époque.

Cicéron a aussi écrit à Atticus, ses parents et amis, à son frère Quintus et à Brutus. Ses lettres sont connues

et donnent aussi des renseignements très précis sur son époque.

Certaines ont façonnées l'histoire comme

- Lettres qui constituent les épîtres de Paul écrites au début du II^e siècle...

L'origine de la publication de la correspondance est attribuée aux Chinois.... Ce n'est qu'au moyen âge que l'on a publiées les lettres de Cicéron, Pline.

En France c'est la maison Garnier-Frères qui se spécialise dans la publication des correspondances du XVIII^e siècle.

La lettre d'Amour, elle, serait née au Moyen Age en Pays d'Oc avec les « *Salut d'Amors* » (*les salutations du troubadour à la dame*)

Sans aller chercher toutes les personnalités et poètes qui ont laissé derrière eux une littérature épistolaire en France nous pouvons citer :

- Saint **Sidoine Apollinaire** qui a été un homme politique, évêque, écrivain gallo-romain né à Lyon en 430. Il est

devenu saint de l'Eglise catholique (fêté le 21.08) mais qui est surtout connu pour ses lettres et panégyriques¹.

- Francesco Petrarca, dit **Pétrarque** né à Arezzo le 20 juillet 1304 que nous connaissons surtout pour son immortel *Canzoniere*. Mais il faut ajouter à Pétrarque un « *Epistolario* » riche de plus de six-cents lettres adressées à ses parents, amis et même à certains grands penseurs de l'antiquité. N'avait-il pas en sa possession le recueil des lettres de Cicéron qu'un de ses élèves lui avait offert.

- A la même époque que **Mme de Sévigné** **Voltaire** a écrit 1800 lettres adressées à 700 correspondants entre 1713 et 1778 et qui sont réunies dans un volume intitulé « *Correspondance* ».

- Un volume intitulé « *Correspondance, Lettres à Sophie Volland* » est l'œuvre de **Diderot** de la même époque que **Voltaire**.

- Sont connues également les lettres de **Stendhal** à Pauline un siècle plus tard, les trois volumes de **Balzac**, les correspondances de **Flaubert**, **Proust**, sont aussi éditées comme celles de **Sartre** à **Simone de Beauvoir**....

En général la lettre est un « *dialogue* » à distance entre un **émetteur** (*celui qui écrit la lettre*) et son **destinataire** (*celui à qui la lettre est adressée*). Elle est un substitut de l'oral et elle est généralement de caractère **privé**. La lettre est un dialogue, un **échange entre deux personnes caractérisé par l'absence de l'interlocuteur**. Il n'y a pas correspondance si une seule personne tient la plume, mais des auteurs composent des lettres fictives : il s'agit alors de « *romans épistolaires* ».

La lettre exprime une situation propre au moyen d'une explication à l'autre personne, cette situation se situe en **temps** et **lieu**. Elle a une forme de discours dont le destinataire est présent, c'est un dialogue virtuel, mais les individus sont précis. L'interlocuteur est généralement doté d'intentions ou de compétences « *je sais que tu vas aller... Tu sais sûrement que...* ».

La distance produit une coprésence avec l'interlocuteur : le temps est double, le lieu est double mais le discours épistolaire se réfère explicitement. On écrit parce qu'on est **éloigné** (*lettres de voyages*), on écrit le fait d'être éloigné (*lettres d'amour*). C'est la distance spatiale qui est le contenu principal des messages et la distance réelle entre les interlocuteurs est souvent thématifiée. En général le destinataire est inscrit dans les formules d'ouverture : « *Cher Ami...* » et dans les formes introductives « *je t'écris pour...* ».

A l'origine les lettres ont été des papyrus ou des parchemins roulés puis sont apparues les lettres pliées et fermées scellées par un cachet de cire (*le sceau*). Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que l'enveloppe est fabriquée industriellement.

¹ - un panégyrique est un discours public à la louange d'un personnage illustre, d'une nation, ou d'une chose et, dans l'occident chrétien, un sermon faisant l'éloge d'un saint.

La poste quant à elle est créée au début du XVIIIe siècle avec un système de relais. C'était le destinataire qui payait le port de la lettre. En France la création du premier timbre-poste date de 1848.

La lettre était écrite à la main (*manuscrite*), aujourd'hui elle peut être tapée à la machine ou sur un ordinateur.

Les lettres privées sont amicales, familiales, intimes et peuvent présenter des fantaisies. Elles expriment la personnalité de son auteur.

Quand aux lettres officielles elles obéissent à des règles strictes de présentation, de style d'écriture. Au-delà des convenances on peut considérer que la forme est liée pour assurer un échange efficace entre l'auteur de la lettre et son destinataire.

Il y a aussi les lettres publiques. Elles étaient généralement constituées d'un petit journal... ou adressées à un journal. Elles s'adressaient à un large public. Aujourd'hui elles peuvent être publiées sur un blog, un site internet.

De nouvelles formes de lettres existent aujourd'hui : le courrier électronique (*courriel, mél, mail*). Le courrier électronique sert à la correspondance privée et officielle. Cette lettre est très pratique déjà par sa rapidité : le destinataire la reçoit dans les secondes après qu'elle ait été envoyée. D'autre part on peut l'envoyer à autant de destinataire que l'on veut.

Il existe plusieurs façons d'établir une correspondance sur internet, privée avec le « *chat* », le « *msn* » ou publique par le « *blog* ».

Les jeunes depuis quelques années utilisent une nouvelle forme avec leur téléphone portable : *les textos*, les *sms*. Cette forme est plus souvent privée, quoique...

L'art épistolaire souffrirait-il aujourd'hui de la concurrence du téléphone... et du surmenage de chacun ??? Beaucoup disent oui. Mais ne peut-on nous pas imaginer une autre forme d'art épistolaire ?

Une lettre, un sms ? Le but est le même : garder le contact avec des personnes que l'on aime ! Nous avons aujourd'hui d'autres moyens de communiquer aussi : les photos, les films ne remplacent-ils pas les longues descriptions ?

Jeudi dernier nous avons visité le château de Grignan. Notre guide nous a décrit des pièces avec de nombreux renseignements qui sont venus à nous à travers la description des lettres de **Mme de Sévigné**.

Pouvons-nous affirmer que ces descriptions soient conformes à la réalité ?

Mme de Sévigné a pu enjoliver, décrire en fonction de son imagination plutôt que de rapporter des éléments moins joyeux à décrire (*meubles usés, tapisseries fanées, etc...*) et puis... les **lettres de Mme de Sévigné** n'ont-elles pas été corrigées avant leur publication ?

Notre très intéressante guide nous a bien appris que de la descendance des enfants de **Mme de Sévigné** il ne restait que Pauline de Simiane (*le fils de Mme de Sévigné n'a pas eu d'enfant et des trois enfants de Mme de Grignan seule Pauline a hérité de tous les biens... ou plutôt de toutes les dettes*).

Pauline a fait un recueil des lettres de **Mme de Sévigné** nous a-t-on dit. Oui. Mais...

Les cousins de Bussy avaient souhaité auparavant avoir des lettres de **Mme de Sévigné** « *tant leur émotion était grande* ». Pauline s'est laissée à leur en « livrer ».

Entre 1725 et 1726 on trouve trois éditions des lettres de **Mme de Sévigné** à Troyes, Rouen et La Haye. On en avait « *imprimé des copies fautives et furtives* ». De plus « *des noms, des anecdotes, des amitiés, des réflexions inimitables s'y mêlaient* ».

Mme de Simiane, outrée a essayé de réparer le mal qui était fait. Le public qui voulait connaître les usages et les scandales du règne passé trouvait dans ces lettres de quoi satisfaire leur curiosité.

Des contrefaçons se sont multipliées.

En 1732 Pauline doit vendre le château de Grignan et l'idée de publier la correspondance authentique de sa grand-mère se glisse dans ses projets. Elle avait dû subir tous les malentendus qu'avaient apporté les trois éditions faites à son insu avec le soupçon d'en être la source ou du moins la complice.

Elle trouvait que « *cela gâtait le plaisir de lire les lettres* ». De plus les familles dont les noms s'y trouvaient se plaignaient à elle. Quelquefois pas de façon douceuse...

Le chevalier Perrin se présente à Pauline comme un sauveur (*Denis-Marius Perrin, un éditeur d'Aix-en-Provence*): « *bien qu'il caquetait comme une accouchée, il avait de l'ambition et de l'esprit. Il savait le faire valoir. Il fit tant qu'il persuada Mme de Simiane d'une publication autorisée des lettres, pour lesquelles il serait le responsable accrédité* ».

Pauline voit en lui un ami et lui confie les lettres.

Par cette publication le public voit en **Mme de Sévigné** une personne qui aimait sa fille plus que toutes les autres mères. Qu'elles étaient souvent éloignées et que la mère avait un besoin constant de lui parler. Elle lui écrivait tous les jours et attendait une réponse à chaque lettre.

Il faut avouer que cette conduite est rare. Autant bien sûr que la manière d'écrire « *la plus heureuse, la plus fine, la plus joliment tournée* ».

En 1734 quatre volumes de lettres, soit 614 ont été publiées.

Les lettres étaient pour autant authentiques ?

Non.

Le chevalier Perrin y avait apporté des corrections « *dans ce qui était le fond de Madame de Sévigné, la vérité sur les choses et les gens* ». De plus « *s'octroyant les qualités d'un homme de goût, il avait tortillé nombre de passages. Il avait ajouté, changé, retranché, arrangé. Supprimé ici un mot, là un nom. Adouci un jugement qui s'annonçait trop vif. Ou résolument coupé dans des endroits qui dénonçaient une particularité ou des friponneries* ».

Il se défendait en disant ne s'agir que de détails sans importances.

Pauline en était triste. Les provençaux ne se privaient pas de la critiquer, car dans ces publications **Mme de Sévigné** se moquaient d'eux et de leurs usages. Elle avait beaucoup de peine de ce qu'elle avait autorisé à publier.

Elle essaie de récupérer les lettres, mais le Chevalier Perrin ne veut pas prétendant qu'il était trop engagé, qu'il perdrait tout s'il ne pouvait continuer à éditer les lettres en promettant toujours de les restituer. En 1737 Mme de Simiane insiste pour que l'on enlève tout ce qui peut blesser quelqu'un, que l'édition terminée

les originaux **soient brûlés**. Elle avait 63 ans, souffrante elle meurt le 3 juillet. Elle avait rendu son gendre Jean-Baptiste de Castellane marquis d'Esparron, dépositaire des lettres avec la promesse de détruire toutes les lettres de **Mme de Sévigné** à sa fille et au comte de Grignan ses parents.

Les éditions se succèdent et c'est 772 lettres qui sont maintenant éditées en huit volumes. Les éditions se succèdent... On a dit qu'elles faisaient les délices de la société

En 1784 M. de Castellane qui s'était engagé sur l'honneur envers Pauline voit son heure venir et... fait brûler les lettres.

On aurait retrouvé en 1873 un lot de copies manuscrites chez un antiquaire. Ces lettres seraient la moitié des lettres adressées à Mme de Grignan.

Molière, dont **Mme de Sévigné** aimait la franchise et le bon sens avait dit : « vivre sans aimer n'est pas vivre » et elle avait ajouté : « comment ne pas aimer sa fille ».

Écrire était son plaisir.

1120 lettres de **Mme de Sévigné** sont connues aujourd'hui, dont 764 à sa fille, 126 à son cousin Bussy et 220 lettres adressées à 29 autres destinataires.

Dès que sa fille s'est mariée et l'a quittée pour habiter avec son mari, à 45 ans elle commence une correspondance qui dure 25 ans. Elle écrivait auparavant à ses amis, sa famille. Sa première lettre retrouvée date du 15 mars 1648, elle a 23 ans et annonce à son cousin Bussy la naissance de son fils Charles. Seules les lettres de la Marquise ont été conservées, les réponses de la famille ont été détruites par Pauline et Castellane. De ce fait nous avons l'impression d'un monologue.

Aucune de ses lettres n'a été, bien sûr, publiée de son vivant. Comme nous l'a dit notre guide, je ne sais si elle aurait eu du bonheur à nous voir lire ses lettres....

Mme de Sévigné.

Célèbre sans jamais avoir rien publié de son vivant elle reste l'écrivain français le plus cité et peut-être... le moins connu.

Au XVII^e siècle elle était appréciée pour son charme... le charme de sa conversation, son esprit brillant. Nous, nous connaissons surtout son style dans la volumineuse correspondance qu'elle a adressé pendant 25 ans, sans se lasser, (de 1671 à 1694) à sa fille la Comtesse de Grignan.

Mais Mme de Sévigné nous livre dans ses lettres l'histoire du Grand Siècle. Dans ses lettres on y trouve une imagination fantastique, de la sagesse, de la folie et surtout le besoin de séduire. Elle parle de la mode, de la mort, de Dieu, de l'argent. Tout se glisse dans sa lettre...

Elle est dans le ton des gens du monde à cette époque. Ils aimaient et savaient causer. Il n'en coûtait rien d'écrire pour converser avec un absent. Les journaux étaient rares et mal informés, on avait donc à annoncer de nombreuses nouvelles.

Le Grand Siècle, est le siècle du Roi Soleil.

Marie de Rabutin Chantal, naît, Place Royale à Paris (*actuelle Place des Vosges*) le 2 février 1626 (*Louis XIV le 5.09.1738*) elle a 12 ans de plus que Louis XIV.

Son père tient une très ancienne et très noble famille de Bourgogne qui n'avait cherché jusque-là que la gloire des armes. Sa grand-mère paternelle, Jeanne de Chantal (*Jeanne Frémyot, veuve de Christophe de Rabutin, baron de Chantal*), sera plus tard

canonisée par l'Église. Elle est la fondatrice de l'ordre des sœurs de la Visitation.

Sa grand-mère aurait pu l'envoyer dans un couvent : son père est mort alors qu'elle avait un an (*au siège de l'île de Ré*) et sa mère lorsqu'elle avait 7 ans et à la mort de sa grand-mère maternelle elle avait 12 ans.

Marie n'a plus ses parents ni aucun de ses grands-parents, son oncle et sa tante, Philippe et Marie de Coulanges (*du côté maternel*) deviennent ses tuteurs et l'élèvent entourée de ses cousins entre Paris et la maison de campagne de Coulanges à Sucy en Brie. **Marie** y vit une enfance heureuse et reçoit une éducation brillante. Elle apprend le chant, la danse, l'équitation, les belles lettres, un peu de latin, d'espagnol et surtout d'italien.

Dans la famille de Coulanges elle y apprend surtout à tempérer les valeurs aristocratiques et à favoriser les valeurs de l'argent.

En 1644 elle est mariée à **Henri de Sévigné** (*elle a 18 ans*) de trois ans son aîné. Beau garçon mais écervelé et ne craignait rien. Il est mort en se battant en duel contre le Chevalier d'Albret à propos d'une de ses conquêtes (*la belle Gondran, « dite la belle lolo »*). Pourtant un échange de courrier avec ses cousins montrent le couple Sévigné heureux aux Rochers. Ils menaient la vie paisible des gentilshommes campagnards. Deux enfants sont nés : le 10 octobre 1646, **Françoise-Marguerite de Sévigné** à Paris et deux ans plus tard, le 12 mars 1648 **Charles de Sévigné** en Bretagne au château des Rochers.

À la mort de son mari, elle avait 26 ans, elle se trouve donc seule avec deux enfants à élever. Heureusement sa fortune a été préservée grâce au « *bien bon abbé de Coulanges* » frère aîné de son oncle et tuteur qui tenait auprès d'elle le rôle ingrat d'homme d'affaire. Il avait fait une intervention judicieuse afin de faire effectuer une séparation de biens entre les époux peu après leur mariage.

Son veuvage ne change rien à sa vie. Mais, elle est libre !

Elle peut rester plus souvent à Paris et profiter de ses plaisirs. Douceur, repos, joie, le souvenir que la marquise garde des années qui ont suivi son veuvage est une image de bonheur. Elle peut organiser sa vie comme elle l'entend. Elle n'est plus l'épouse d'un provincial. Elle aime le monde et le monde l'aime.

Elle est très entourée, très célébrée pendant cette période : Gilles Ménage la chante le premier dans un recueil de vers qu'il publie en 1652, Saint-Pavin, Marigny, Montreuil, Mlle de Montpensier (la grande Demoiselle), Mlle de la Vergne (qui devient la comtesse de La Fayette), Mme Scaron (qui deviendra Mme de Maintenon et l'épouse du Roi), Mlle de Scudéry romancière qui donne un portrait de Mme de Sévigné dans un de ses romans sous le nom de Clarinte.

Mme de La Fayette :

- « Sachez donc, Madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne qu'il n'y en a point sur la terre de si charmante, lorsque vous êtes animée dans une conversation dont la contrainte est bannie ».

- « tout ce que vous dites a un tel charme, et vous sied si bien, que vos paroles attirent les rires et les grâces autour de vous, et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux ».

- « *Quand on vous écoute, on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous cède la beauté du monde la plus achevée* ».

La **Marquise** doit cette gloire à son esprit ou à ses charmes ? Un peu d'esprit oui mais pas une intellectuelle.

Elle plaît surtout aux hommes. Deux bons gentilshommes se prennent un jour de querelle dans sa rue. On parle de cette querelle. Ne l'avait-on pas trouvée « *un peu guillerette* ».

Lorsque l'on arrête le surintendant Foucquet on trouve quelques unes de ses lettres dans les cassettes du Ministre. Ces lettres sont en compagnie de femmes faciles qui moyennent leur charme. Elle dira qu'elle n'avait écrit que pour défendre les intérêts d'un de ses cousins, M. de La Trousse. Personne ne la croira.

En 1665 un nouveau scandale arrive par son cousin : Bussy-Rabutin. En racontant quelques secrets d'alcôves des « *vedettes* » du temps il consacre une histoire à Mme de Cheville dans laquelle tout le monde reconnaît **Mme de Sévigné**. On savait qu'il lui aurait fait un portrait cruel car elle n'avait pas voulu lui prêter l'argent pour une campagne militaire. Ce n'était pas la seule à avoir été compromise dans ce livre et d'ailleurs Bussy en sera puni puisqu'il passera 18 ans en exil en Bourgogne.

Bien sûr elle est disculpée des péchés d'action. Mais d'intention... une femme seule.

Elle est furieuse au sujet d'un livre qui bientôt est « *dans les mains de tout le monde* ».

Pas de chance d'être confondue avec des femmes faciles.

Si on la connaît pourtant on ne peut l'imaginer. Si elle raffole des romans précieux, elle est peu sensible à l'amour, aux effusions passionnées et les moralistes étaient ses auteurs préférés.

Nous ne pouvons douter que si elle avait été frivole elle aurait sûrement écrit des romans d'amour.

Elle n'a pas accédé non plus à une réussite sociale puisque dans la cour de Foucquet qui est arrêté. Son cousin aurait pu l'aider mais lui aussi est disgracié. Elle ne tient pas « *salon* »... elle brille « *par réverbération* » comme elle dit car elle n'a jamais été au centre des réunions mondaines. Episodiquement toutefois elle assiste à quelques réunions où l'on remarque que mieux que personne elle connaît l'art de converser agréablement mais elle n'a pas l'éclat des grandeurs, ni les beaux sentiments qu'on affiche. Elle est plus grave dans ses réflexions sur la destinée humaine.

Il ne faut pas oublier qu'elle n'écrit qu'à partir du moment où sa fille se marie. La « *plus jolie fille de France* » a épousé un des « *plus honnêtes homme du royaume* » en janvier 1669. La **Marquise** a 43 ans. Ce n'est que deux ans plus tard que **Françoise-Marguerite** quitte Paris pour la Provence. C'est donc à 45 ans que commence sa carrière littéraire. On voit l'amour qu'elle porte à sa fille. Ses lettres sont avant tout une déclaration d'amour et si elles sont spontanées, pleines de « *folies* » c'est pour s'opposer à sa fille qui est réservée, maladroite et qui a toujours peur d'être gauche.

Ce n'est pas elle qui veut plaire et être aimée. Elle pousse sa fille en avant, elle veut la faire briller à sa place.

Les lettres qu'elle lui adresse, l'une après l'autre, est un challenge pour reconquérir sa fille.

On a aucune preuve qui peut soutenir le fait que **Mme de Sévigné** était célèbre de son vivant pour ses talents épistolaires. Si il est vrai que quelques lettres ont été vues par ses contemporains ne concernent que des lettres adressées à ces correspondants là mais jamais à l'occasion de lectures publiques dans des « *salons* ».

Elle ne faisait aucune copie de ses lettres. Elle les envoyait telles qu'elles et souvent sans avoir le temps de se relire avant l'envoi par la poste. Ses lettres avaient le sort commun de toutes les lettres écrites pour leur destinataire.

Si elle avait su que nous la lirions un jour, aurait-elle été si naturelle ?

Certains l'ont considéré comme une « *gazetière* », la *patronne des journalistes* ou comme une... *potinière*.

Les nouvelles occupent pourtant une infime part de ses lettres. Si on peut les considérer comme des documents c'est du fait de leur lecture après coup.

Elle écrivait bien mais elle aimait accorder quelques entorses à la langue.

A Ménage² qui lui disait un jour qu'il était enrhumé, elle réplique « **je la suis aussi** » Ménage lui dit qu'il faut dire « **je le suis** ». La Marquise répond « **Aux dieux ne plaise, que je suive cette règle, car j'aurais l'impression de me voir pousser de la barbe au menton** ».

La **Marquise** était sensible, intrépide, aimait bouger. Elle était reçue à la cour mais aimait la campagne, elle aimait la nature. Affable, expansive, d'un esprit actif et curieux, elle nous donnait de son temps ne image précise : elle retraçait dans ses lettres les grands événements historiques. Elle aimait son prochain : aucune médisance ne sortait de sa plume. Elle avait beaucoup d'imagination, pas celle des écrivains, celle qui donne le pouvoir d'évoquer la réalité, le présent à une personne lointaine.

Elle a fait trois voyages à Grignan de 1672 à 1673, de 1689 à 1691 et de 1694 à sa mort en 1696. Elle aimait y retrouver sa fille, les Provençaux, la terrasse du château, les promenades à la Grotte de Rochecourbière. ...

CHRONOLOGIE.

5 février 1626 : Naissance, place Royale, à Paris, de Marie de Rabutin Chantal. Par son père, elle appartient à une très ancienne et très noble famille de Bourgogne. Sa grand-mère, Jeanne de Chantal, sera plus tard canonisée par l'Église. Sa mère, Marie de Coulanges, est fille d'un financier récemment anobli.

1627 : Mort du père, au siège de l'île de Ré.

1633 : Mort de la mère, dont Mme de Sévigné ne parle jamais.

1637 : Son oncle et sa tante, Philippe et Marie de Coulanges sont ses tuteurs. La famille est nombreuse. Entourée de ses cousins, de ses oncles et tantes, l'enfance de Marie se déroule entre Paris et la maison de campagne des Coulanges à Sucy-en-Brie. Peu de contacts avec la famille paternelle. Elle reçoit une éducation brillante : elle apprend le chant, la danse, l'équitation, les belles lettres, un peu de latin, d'espagnol et surtout l'italien. Son

² - Erudit, dans les premiers rangs des lettrés de l'époque il aurait incité Molière à faire des modèles des « Femmes Savantes » de ses rencontres et conversations littéraires. Il a été le professeur d'Italien des demoiselles de Chantal et de La Vergne qui sont devenues Mmes de Sévigné et de La Fayette.

éducation littéraire sera perfectionnée par la suite, grâce à l'amitié de Ménage et de Chapelain.

1644 : Mariage de Mlle de Chantal et du baron Henri de Sévigné (né en 1623), de bonne noblesse bretonne. Parmi les biens de la famille, le château des Rochers dont il est si souvent question dans la correspondance. Un mari séduisant, mais querelleur, dépensier et trop galant.

10 octobre 1646 : Naissance à Paris de Françoise-Marguerite de Sévigné, qui deviendra la comtesse de Grignan.

12 mars 1648 : Naissance aux Rochers de Charles de Sévigné, le "frater". C'est le début de la Fronde. Henri de Sévigné est du parti du duc de Longueville. Selon Conrart, "*Il était étrangement frondeur, comme parent du coadjuteur*" (Retz).

1650 : Grâce à la dot de sa femme, Henri de Sévigné achète la charge de gouverneur de Fougères.

Mme de Sévigné est éconduite de l'hôtel d'Harcourt pour s'être montrée trop "guillerette".

1651 : Henri de Sévigné se bat en duel pour sa maîtresse, Mme de Gondran. Il est tué. "*Ce Sévigné n'était point un honnête homme et il ruinait sa femme qui est une des plus aimables et des plus honnêtes personnes de Paris*" (Tallemant des Réaux).

Mme de Sévigné, à vingt-six ans, se trouve veuve avec deux enfants à élever. Heureusement une bonne partie de sa fortune a été préservée grâce à l'abbé de Coulanges. Une séparation de biens entre époux était d'ailleurs intervenue peu après le mariage.

1652 : Violente dispute du duc de Rohan et du chevalier de Tonquedec, dans la ruelle même de Mme de Sévigné. "*La véritable cause du malentendu du duc de Rohan et de Tonquedec, est qu'ils étaient tous deux amoureux de la marquise de Sévigné*" (Conrart).

Mme de Sévigné est très entourée, très célébrée pendant cette période par les poètes Saint-Pavin, Marigny, Montreuil. Parmi ses amis, Mlle de Montpensier (*la Grande Mademoiselle*), Mlle de la Vergne (*qui devient en 1655 comtesse de La Fayette*), la veuve du poète Scarron (*qui deviendra Mme de Maintenon*), Mlle de Scudéry, la romancière qui, en 1667, donne dans la Clélie un portrait de Mme de Sévigné, sous le nom de Clarinte.

1661 : Véritable prise du pouvoir par Louis XIV.

Arrestation de Fouquet, grand ami de Mme de Sévigné. A l'ouverture de la cassette du Surintendant, on trouve entre autres documents, des lettres de Mme de Sévigné, que le roi lit et trouve "*très plaisantes*".

1663 : Françoise-Marguerite de Sévigné danse à la Cour, dans le Ballet des Arts. L'année suivante, dans Le Ballet des Amours. Elle semble avoir été un temps l'objet de l'attention du Roi.

1664 : Fouquet est condamné à l'emprisonnement à vie.

1665 : Publication de L' « *Histoire amoureuse des Gaules* », où l'auteur, Bussy-Rabutin, fait un portrait cruel de sa cousine, coupable d'avoir refusé de lui prêter de l'argent nécessaire à une campagne militaire.

Début d'une longue querelle entre les deux cousins. Plusieurs seigneurs et grandes dames ont été compromis par le livre de Bussy. Celui-ci, en 1666, est exilé en Bourgogne. Il y restera dix-huit ans.

1659 (janvier) : "*La plus jolie fille de France épouse, non pas le plus joli garçon, mais un des plus honnêtes hommes du royaume.*" Mariage à Paris, de Françoise-Marguerite de Sévigné

avec le Comte de Grignan, trente-sept ans, deux fois veuf, chef d'une vieille famille provençale. Mme de Sévigné achète, pour son fils, la charge de guidon (*porte-en-seigne*) des gendarmes-Dauphin.

M. de Grignan, nommé lieutenant général du Roi en Provence, quitte le premier Paris pour prendre possession de sa charge.

1670 : Naissance à Paris, de Marie-Blanche, fille de Mme de Grignan, A 5 ans, elle entrera au couvent pour toujours.

4 février 1671 : Mme de Grignan part seule rejoindre son époux. "*Comprenez-vous bien ce que je souffris ?*" Marie-Blanche reste à Paris. C'est le début de la correspondance entre la mère et la fille.

novembre, naissance de Louis-Provence de Grignan.

1672-73 : Mme de Sévigné rend visite à sa fille, en Provence. Rentre à Paris l'année suivante.

1674-1675 : Mme de Grignan à Paris, Naissance de Pauline de Grignan. En Bretagne, insurrections et répression brutale.

1676 : Mme de Sévigné aux Rochers. Sa "triumphante santé" atteinte pour la première fois. Elle a un rhumatisme qu'elle va soigner à Vichy.

Mme de Grignan retrouve sa mère à Paris. Elles sont ensemble jusqu'en 1679, à peu près sans interruption ; Mme de Grignan n'est retournée que quelques mois en Provence dans le courant de 1677.

1679 : Mort du cardinal de Retz, parent et ami de Mme de Sévigné. Mme de Grignan retourne en Provence.

1681-1684 : Mère et fille ensemble à Paris. Mariage de Charles de Sévigné en Bretagne avec Marguerite de Mauron. Ils n'auront pas d'enfants. Ses affaires appellent Mme de Sévigné aux Rochers, où elle demeure un an.

1685 : Retrouvailles de la mère et de la fille. Mme de Sévigné prend les eaux à Bourbon.

1687 : Mort du "*bien Bon*", oncle et homme d'affaires de Mme de Sévigné.

1688 : Mme de Grignan revient en Provence.

1689 : De Bretagne, Mme de Sévigné va rejoindre sa fille à Grignan. Elle séjourne en Provence jusqu'en 1691, date de son retour à Paris avec les Grignan.

1694 : Retour de Mme de Grignan en Provence. C'est la dernière séparation. Elle est rejointe par sa mère quelques mois plus tard.

1695 : Mariage de Louis-Provence de Grignan avec Anne-Marguerite de Saint-Amans, fille d'un riche intendant. Saint-Simon prête à Mme de Grignan, présentant sa bru, ce mot cruel : "*Il faut du fumier sur les meilleures terres.*"

Mariage de Pauline de Grignan avec le marquis de Simiane.

17 avril 1696 : Mort de Mme de Sévigné au château de Grignan. "*C'est une femme forte qui a envisagé la mort avec une fermeté et une soumission étonnantes*" (M. de Grignan).

1704 : Mort de Louis-Provence, marquis de Grignan. Il a trente-trois ans et ne laisse pas d'enfants. Le nom des Grignan s'éteint avec lui.

1705 : Mme de Grignan meurt, épuisée par le chagrin et de nombreuses maladies.

1713 : Mort de Charles de Sévigné. Le "*semillant compère*" de jadis était devenu un grave janséniste et vivait à Paris, avec sa femme, une existence d'ermite.

1714 : Mort de M. de Grignan dans une auberge, à Lambesc.

1725 : Première édition des Lettres de Mme de Sévigné (quelques lettres seulement).

1737 : Mort de Pauline de Simiane. Le château des Rochers, le château de Grignan, avec le mobilier et même les portraits de famille sont vendus pour éteindre les dettes des Grignan

A COULANGES.

A Paris, ce lundi 15e décembre.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie : enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que l'on ne peut pas croire à Paris chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie Mme de Rohan et Mme d'Hauterives ; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire ; devinez-la : je vous le donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens? Eh bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Mme de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner; c'est Mme de la Vallière . — Point du tout, Madame. — C'est donc Mlle de Retz ? — Point du tout, vous êtes bien provinciale. — Vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est Mlle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément Mlle de Créquy. — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle, Mademoiselle de.... Mademoiselle....devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! Mademoiselle, la grande Mademoiselle ; Mademoiselle, fille de feu Monsieur; Mademoiselle, petite-fille de Henri IV ; mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans.

Mademoiselle, cousine germaine du Roi ; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures : nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous.

Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

disent du mal. On le maudit, on l'accuse de tous les maux qu'on a ». Et lorsqu'elle apprend que sa fille est enceinte : « La marquise de Coetlogon prit tant de chocolat, étant grosse l'année passée, qu'elle accoucha d'un petit garçon noir comme le diable, et qui mourût ». (Mais la cour murmurait que... le chocolat avait été porté par un jeune esclave africain très affectueux !).

« Si vous ne vous portez point bien, vous n'avez pas dormi, le chocolat vous remettra. Mais vous n'avez pas de chocolatière ! J'y ai pensé mille fois. Comment ferez-vous ? » Que dans la déception : « Je peux vous dire ma chère enfant que le chocolat n'est plus avec moi ce qu'il était. La mode m'a entraînée comme elle le fait toujours. Tous ceux qui en disaient du bien m'en